

# Crise identitaire et féminisme dans *Le Baobab Fou*

Madeleine TONLEU

Université de Pretoria, Faculté des Sciences Humaines,  
Afrique du Sud

**Résumé:** À travers une analyse thématique de l'ouvrage *Le Baobab Fou* de Ken Bugul, cet article vise à démontrer comment l'Afrique reste le continent où au 21<sup>ème</sup> siècle, nombreuses sont encore les femmes africaines qui se trouvent tiraillées entre les connaissances et les valeurs occidentales et les valeurs culturelles africaines. Un continent où l'usage du mot féminisme risque de rester synonyme de culture occidentale et où tout effort concernant l'émancipation des femmes doit être fait conformément aux traditions et cultures africaines. Autrement dit, cet article vise à redéfinir le féminisme à travers la crise identitaire de la narratrice telle que présentée dans l'ouvrage mentionné ci-dessus. Ces deux concepts de féminisme et de crise identitaire sont analysés ici selon les définitions de Goredema Ruvimbo qui pense que le féminisme africain est une épistémologie qui a fourni des arguments qui valident l'expérience des femmes d'origine africaine contre un discours féministe dominant<sup>1</sup>; et celle de Stuart Hall pour qui une crise identitaire renvoie à une dislocation, une fragmentation de l'identité d'un sujet précédemment unifiée et stable; cette identité est désormais composée non pas d'une seule mais de plusieurs identités parfois contradictoires ou non résolues.<sup>2</sup> Comme résultat de cette analyse, il sera noté dans un premier temps que, pour aboutir à un féminisme qui sied à la femme sur le continent africain, la position de cette auteure semble être enracinée dans les cultures africaines, ensuite, qu'elle exhorte à l'abolition de certaines cultures et pratiques qui freineraient l'émancipation de la femme et enfin, elle préconise un tri des valeurs occidentales qui pourraient aider la gente féminine africaine dans leur émancipation.

**Abstract:** Through a thematic analysis of the novel *Le Baobab Fou* by Ken Bugul, this article aims to demonstrate that Africa remains the continent where in the 21<sup>st</sup> century, many African women still find themselves torn between Western knowledge and values and African cultural values. A continent where the use of the word feminism remains synonymous with Western culture and where any effort concerning women's freedom must be consistent with African traditions and cultures. In other words, this article tries to redefine feminism through the narrator's identity crisis as portrayed in the abovementioned novel. These two concepts of feminism and of identity crisis are analysed here according to the definitions provided by Goredema Ruvimbo who believes that African feminism is an epistemology, which has provided arguments that validate the experience of women of African origin in comparison to a mainstream feminist discourse. Moreover, Stuart Hall speaks of an identity crisis when a subject previously experienced as having a unified and stable identity, is becoming fragmented; composed not of a single but of several, sometimes contradictory or unresolved, identities. The findings of this analysis will show at first that to achieve a feminism that befits women in the African continent, this author's position seems to be rooted in African cultures where she urges the abolition of certain cultures and practices that could slow down the emancipation of women. Moreover, she advocates a reassessment of Western values that could help African women in their emancipation.

**Mots clés:** aliénation, identité, oppression, émancipation, féminisme, école occidentale, modernité.

<sup>1</sup>RUVIMBO Goredema, 2010, "African feminism: African women's struggle for identity". University of Cape Town: African Yearbook of Rhetoric, Volume 1, Issue 1.

<sup>2</sup>HALL Stuart et al., 1992, *Modernity and its Futures: Understanding Modern Societies*, Book IV, United Kingdom, Policy Press.

## **Introduction**

Le féminisme, bien qu'il soit devenu pertinent aux États-Unis d'Amérique au XIXe siècle et plus précisément en juillet 1848 lors de la Convention de Seneca Falls, est arrivé en Afrique vers la seconde moitié du XXe siècle où il est encore au cœur des débats et suscite toujours de vives controverses. Pour cette raison précise, il devient très important de redéfinir ce mouvement dans une perspective africaine et à l'ère de la globalisation. Alors que les écrivaines africaines utilisent leurs écrits pour lutter contre les imperfections des traditions africaines, avec *Le Baobab Fou*, premier ouvrage de l'éminente auteure sénégalaise Ken Bugul, le côté négatif de la modernité reste sa principale préoccupation. Auteure/narratrice de cet ouvrage, elle se base sur son vécu personnel et nous présente l'histoire d'une jeune Africaine à la croisée de deux cultures. A travers cet ouvrage, cet article vise à répondre à la question de savoir comment l'identité culturelle peut aider à redéfinir le féminisme africain. Pour se faire, il démontre dans un premier temps que les crises de comportement et les conflits vécus en Afrique postcoloniale peuvent être liés à une crise d'identité, conséquence directe d'une éducation ou d'une civilisation occidentale mal assimilée. Deuxièmement, il établit que seule d'éducation occidentale n'est pas responsable de cette crise mais aussi certaines pratiques ancestrales et en dernier lieu, cet article démontre que cette crise n'est pas seulement un mal qui sévit dans divers pays africains, mais elle peut aussi être la source d'une solution. Elle peut amener à une prise de conscience et à une lutte, celle qui se déroule à travers les écrits de Ken Bugul, une lutte enracinée dans les cultures africaines mais qui vise à libérer les femmes de toutes les formes de domination.

### **1- École occidentale - traditions africaines : systèmes oppressifs**

En accédant à l'instruction européenne, Ken se distingue très rapidement par sa singularité car elle est la plus jeune de sa classe et la seule fille de sa famille à fréquenter l'école occidentale. Très vite, cette éducation devient un moyen très efficace pour apprendre les valeurs étrangères qui lui sont imposées et l'éloignent petit à petit de ses cultures et de ses traditions. C'est ainsi que la destruction mentale de Ken commence et atteint son apogée lorsqu'elle croit désormais que ses ancêtres sont des Gaulois. Cet aspect négatif de l'éducation européenne est bien dénoncé dans bon nombre d'ouvrages postcoloniaux. Frantz Fanon par exemple pense que l'éducation coloniale avec son lot de colonialisme en Afrique a plutôt entraîné une dépersonnalisation de l'homme noir qui est devenu un être infantilisé,

déshumanisé et acculturé.<sup>3</sup> Hamidou Kane par ailleurs explique avec détails l'ambiguïté dans laquelle cette éducation a plongé les Africains et avoue à travers l'un de ses personnages notamment le chef des Diallobé que « si je leur dis d'aller à l'école nouvelle, ils iront en masse. Ils apprendront toutes les façons de lier le bois au bois que nous ne savons pas. Mais apprenant, ils oublieront aussi »<sup>4</sup>. Ceci dit, cette éducation a créé un fossé nocif entre la réalité, les projets et les rêves de Ken. Elle affirme que dans son village, « l'arrivée des Blancs avait sapé les fondements sacrés, les avait disloqués pour faire du colonisé un angoissé à perpétuité »<sup>5</sup> et dénonce bien l'isolement, ce fossé entre elle qui fréquentait l'école occidentale et le reste de sa famille. Comme énoncé plus haut avec Hamidou Kane, cette éducation a aussi créé un état d'ambiguïté chez Ken. Sous prétexte de favoriser l'autonomie individuelle auprès de la narratrice, l'école occidentale a exigé de celle-ci l'abandon de toutes ses valeurs identitaires considérées comme « obstacles » au changement et au progrès. Elle a agi comme une instance de régression psychologique pour Ken, a affaibli et fait d'elle une personne incapable de percevoir ses véritables intérêts, de définir et de poursuivre ses objectifs en conformité avec sa culture, son environnement et ses valeurs. En plus, elle a favorisé la solitude physique et mentale de Ken et son profond désir d'occidentalisation. Roland Pourtier confirme ce fait lorsqu'il écrit que :

Les élites accédant au pouvoir sortaient du moule de l'école, républicaine ou chrétienne, qui leur avait inculqué les valeurs et les manières de penser de la culture française jusqu'à ce fameux « nos ancêtres les Gaulois ». L'école normale William Ponty fut par exemple une pépinière d'hommes politiques Ouest-africains.<sup>6</sup>

Cette déclaration enjambe le pas aux pensées de Mongo Béti qui, avec son roman *Mission terminée*, présente les méfaits de l'école occidentale en Afrique. Il pense à cet effet que l'école occidentale a fait son entrée dans la vie et les mœurs des Africains sans toutefois s'africaniser, sans épouser les systèmes et les modes de vie de ces derniers. Ce qui a fait d'elle un corps étranger, une sorte de greffe manquée. Il insiste qu'à cet effet, le cerveau de l'Africain a été contraint de se soumettre à une sorte de torture : non seulement il devait s'accommoder à son propre univers qui lui procurait des valeurs et peut-être un certain bonheur, mais aussi il devait être assez créatif et imaginatif pour pouvoir intégrer des formules et un univers dont il ne devait probablement jamais vivre ou faire l'expérience.<sup>7</sup> On

---

<sup>3</sup>FANON Frantz, 1961, *Les Damnés de la Terre*, Paris, Éditions François Maspero.

<sup>4</sup>KANE Cheikh Hamidou, 1961, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, Pp 44.

<sup>5</sup>BUGUL Ken: 1982, *Le Baobab Fou*, Nouvelles éditions africaines, Pp 122.

<sup>6</sup>POURTIER Roland, « *L'éducation, enjeu majeur de l'Afrique Post-indépendances Cinquante ans d'enseignement en Afrique : un bilan en demi-teinte* », *Afrique contemporaine* 2010/3 (n°235),

<sup>7</sup>MONGO Béti, 1957, *Mission terminée*, Paris, Buchet-Chastel.

comprend dès lors que cet exercice aurait exilé tout colonisé de lui-même et l'aurait soumis à l'ordre impérial et ceci nous amène également à comprendre qu'il y avait rupture entre la formation scolaire et les besoins de Ken. Pierrette Herzberger-Fofana ajoute le mépris pour la culture africaine: « la langue et l'habillement étaient interdits dans l'enceinte des établissements scolaires jusqu'au moment des indépendances. »<sup>8</sup> Par conséquent, comme d'autres jeunes africains de cette période, la narratrice devient une fille à la peau noire mais au masque blanc. L'école française s'est révélée comme une complice du système d'oppression et Ken s'est retrouvée doublement aliénée. Fanon nous explique cette double aliénation comme suit :

Pour le premier (cas), l'aliénation est de nature presque intellectuelle. C'est en tant qu'il conçoit la culture européenne comme moyen de se déprendre de sa race, qu'il se pose comme aliéné. Pour le second, c'est en tant que victime d'un régime basé sur l'exploitation d'une certaine race par une autre, sur le mépris d'une certaine humanité par une forme de civilisation tenue pour supérieure.<sup>9</sup>

Néanmoins, cette éducation mal assimilée par Ken et largement critiquée par ces auteurs est pourtant présentée par Mariama Bâ comme une source de salut. Bâ souligne particulièrement l'importance du droit des femmes à l'éducation, moyen le plus efficace pour ces dernières de s'armer et de briser les barrières culturelles qui leur sont imposées enfin de s'épanouir et d'élever leurs progénitures dans un environnement sain. Comme elle le dénote dans *Une Si Longue Lettre*, le succès d'une nation dépend inévitablement de telles familles. L'école occidentale devient à cet égard un moyen de sortir les femmes africaines de l'enlisement des traditions, des superstitions et des mœurs ; de leur faire apprécier de multiples autres civilisations sans renier la leur ; d'élever leur vision du monde, de cultiver leur personnalité tout en renforçant leurs qualités ; de mater leurs défauts et de faire fructifier en elles les valeurs de la morale universelle.<sup>10</sup> Aussi, cette école devient un véritable moyen qui permet aux femmes de désormais prendre conscience de leurs droits les plus fondamentaux, de ne plus être seulement des ménagères mais des personnes capables de formuler une défense solide de leur statut. Si l'école française et la culture occidentale sont le centre d'intérêt pour la jeune narratrice, c'est parce qu'elle est à la recherche d'un environnement qui lui permettrait de fuir l'univers tronqué dans lequel elle se trouve. Ken est déséquilibrée dès sa plus tendre enfance et présente sa famille comme le centre de ce déséquilibre et de sa destruction morale. Contrairement à l'image de la famille comme lieu des liens d'affection,

---

<sup>8</sup>HERZBERGER-FOFANA Pierrette, 2000, *Littérature Féminine Francophone d'Afrique Noire: Suivi D'un Dictionnaire des Romancières*, Paris, L'Harmattan, Pp124.

<sup>9</sup>FANON Frantz: *Ibid.*Pp 181.

<sup>10</sup>BÂ Mariama, 1979, *Une Si Longue Lettre*, Abidjan, Nouvelles éditions africaines, Pp 27-28.

lieu où l'on apprend l'art du dialogue et de la communication interpersonnelle, la famille est ici source de problèmes psychologiques, de rejet, de manque d'affection entre ses membres. Elle est pour Ken une source d'aliénation. La mère qui est supposée être source d'amour auprès de la jeune enfant de cinq ans l'abandonne dans la tristesse et la douleur. Dans un de ses articles, Michel Lemay explique que l'apport maternel dans la vie d'un enfant peut être à la base d'un certain équilibre psychologique. Il insiste sur le fait qu'

On ne peut pas exister et dialoguer sans se trouver inscrit dans un espace rassurant, peuplé d'objets connus et liés à des présences, ni sans être inséré en totale sécurité dans un berceau, une maison, un quartier où les bouts de racines peuvent s'infiltrer si profondément dans le terreau familial que la notion de filiation ne fait plus aucun doute.<sup>11</sup>

La cellule familiale qui est supposée être le terrain de prédilection des élans affectifs, des liens et un espace-refuge, devient pour la jeune enfant source de douleur et de solitude et marque une enfance malheureuse caractérisée par le manque d'affection : « Et personne pour me consoler. Le vide laissé par le départ de la mère ne se comblait pas. Le père, vieux et entièrement consacré à la prière, ne pouvait pas s'occuper de moi. »<sup>12</sup> Ainsi, ce manque d'amour et d'affection pousse Ken à chercher refuge dans ses études au point d'assimiler la culture européenne à outrance et de penser que ses ancêtres sont des Gaulois. Cette description de la cellule familiale va à l'encontre des vertus célébrées par Léopold Sedar Senghor. Dans son célèbre poème *Femme nue, femme noire*, Senghor assimile la mère à la pureté et à la fertilité ; et envisage l'Afrique comme une figure maternelle, une femme sensuelle, un lieu nourricier et spirituel. Ken questionne cet amour maternel, remet en question l'image de la mère protectrice de la vie. Elle s'attaque aux fondements traditionnels de la société dans ses mythes et ses croyances. Ken se sent négligée par la mère Afrique qui peu à peu perd ses valeurs et pouvoirs et n'arrive plus à la protéger des assauts extérieurs. Ken déconstruit ainsi l'idée de l'Afrique en tant que foyer pour les femmes, un lieu où se ressourcer et où trouver de nouvelles forces. Elle décrit avec précision l'exploitation des jeunes filles qui levées tôt le matin au chant du coq ou même avant doivent travailler dur pour gagner leur pitance ; elle présente son appartenance au sexe féminin comme l'un des motifs de son échec et critique à cet effet les principes de l'éducation traditionnelle que l'on inculque à la jeune fille car ils déterminent plus tard son caractère et sa personnalité. Pour l'auteure, le pouvoir patriarcal a défini le destin du continent de telle manière que l'Afrique

---

<sup>11</sup>LEMAY Michel, « Les conséquences de l'abandon sur le développement psychosocial de l'enfant et dans ses relations personnelles et sociales. » Revue de droit de l'Université de Sherbrooke (1994-1995). Accédé le 20 avril 2020. <http://www.usherbrooke.ca/droit/recherche/revue/rvus/archives/1994-1995-volume25/>

<sup>12</sup>BUGUL Ken: *Ibid* : Pp 158.

est devenue un lieu de souffrance et d'angoisse pour les femmes. Prenant à l'appui la polygamie souvent reconnue comme institution traditionnelle dans presque toute l'Afrique, la narratrice pense que la jalousie et les coups bas dominant ce type de foyers. A ce sujet, Ken Bugul suit les pas de Mariama Bâ et d'autres femmes écrivains dans leurs critiques de la polygamie et de la façon dont Senghor a représenté la femme africaine : « la femme occupe en Afrique noire, la première place (...) parce que donneuse de vie, (elle) a été promue en source de force vitale et gardienne de la maison, c'est à dire dépositaire du passé et garante de l'avenir. »<sup>13</sup> Ken remet en cause la façon dont l'Afrique est représentée dans les discours nationalistes de cette période et illustre à travers cet ouvrage comment certains aspects des traditions et coutumes africaines vont contre la modernité et contre le nouveau monde.

## **2- Crise d'identité et éveil d'une conscience féministe**

Ayant assimilé la culture occidentale à outrance à travers l'éducation reçue et mis en tête que ses ancêtres étaient des Gaulois, dans la conception de cette jeune narratrice, il n'y a plus qu'une seule façon de réussir, celle de devenir une « Blanche ». Pour atteindre cet objectif, elle trouve en son départ pour l'Occident l'opportunité parfaite. Ken s'imagine alors une Europe idéalisée ; une Europe des sapins et de la neige où tous ses problèmes seront résolus, une Europe où l'isolement dont elle avait souffert ne serait plus qu'une vieille histoire. Mais au contact de la réalité crue et brutale, cette imagination s'éclipse vite. En effet, la rencontre avec l'Occident de ses rêves lui ouvre les yeux et une désillusion après l'autre s'ensuit. C'est ainsi qu'en Europe, Ken effectue une descente progressive dans le mal. Elle est exposée une fois de plus à la solitude qu'elle pensait fuir en venant dans le pays de ses rêves ; à l'avortement, à la prostitution, à la perversion de la morale, à homosexualité et au racisme. Elle découvre le fossé qui la sépare de ces occidentaux tant sur le plan de la mentalité que par le comportement. Le mythe de l'Occident terre promise s'effrite peu à peu et n'est plus un rêve mais un enfer pour elle. C'est en Europe qu'elle se rend compte pour la première fois de la différence entre elle et les Occidentaux et s'exclame : « Oui, j'étais une noire, une étrangère...oui, j'étais une étrangère et s'était la première fois que je m'en rendais compte. »<sup>14</sup> Par ailleurs Frantz Fanon argumente dans *Peau Noire Masques Blancs* comment le regard porté par l'autre sur soi peut rendre un homme étranger à lui-même<sup>15</sup>. Ainsi, la civilisation blanche et la culture européenne imposent à Ken une déviation existentielle ; ladépouillent de son identité et lui en donnent aucune identité en échange ; sinon, elles font

---

<sup>13</sup>SENGHOR Léopold Sedar, *Liberté I. Négritude et Humanisme*, Paris, Seuil. 1964, Pp 269.

<sup>14</sup>BUGUL Ken, *Ibid.*, Pp 60.

<sup>15</sup>FANON Frantz, 1952, *Peau noire, Masques blancs*, Paris, Seuil, Pp 89.

d'elle une personne sans aucun repère. Ken devient esclave de sa peau noire, un reflet d'une Afrique souffrante, d'une Afrique tourmentée ; d'une Afrique qui cherche à se libérer de ses contraintes internes et externes pour tendre vers une mondialisation. L'expérience vécue par Ken lors de son avortement et surtout son amitié avec Léonora, une jeune femme italienne favorisent sa prise de conscience en tant que sujet féminin postcolonial. Dans cette expérience traumatique, Ken se rend compte que les femmes, sans distinction de couleur, ont certainement les mêmes souffrances que ne connaissent que les femmes :

Il y avait quelque chose qui ressemblait à une salle d'attente, mais on aurait dit plutôt une pièce d'un bureau de recrutement où s'alignaient des femmes de toutes les couleurs : des Arabes, des Africaines, des Antillaises. Chacune avait l'air de vivre une tragédie propre à elle (...) Nous étions ensemble sans l'être. Nous nous regardions sans nous voir. Nous étions des femmes et nous avons certainement les mêmes cauchemars que ne connaissent que les femmes. Aucun homme ne se trouvait dans cette salle d'attente qui ressemblait à une antichambre de maison close.<sup>16</sup>

Dans cette salle d'attente à Bruxelles, les femmes de toutes les couleurs qui s'y trouvent sont à la merci de ce médecin blanc qui est contre tout mélange interracial. Dès lors, Ken comprend sa condition de femme et sa conscience féministe est éveillée. Elle met à profit les semaines qui suivent son avortement à la recherche de son identité en tant que sujet féminin en cette seconde moitié du siècle. Les préoccupations des femmes deviennent particulièrement urgentes pour elle, non seulement en raison de leur besoin de résister à la double oppression ou marginalisation mais aussi pour aspirer à un peu plus d'épanouissement. Bien qu'elle avoue que les femmes ont tendance à se jalouser dès qu'elles se trouvent ensemble, elle estime néanmoins que leur état d'infériorité les a mises dans cette situation. Elle se rend également compte que les femmes, toutes les femmes, avaient le même destin et qu'elle pouvait partager avec d'autres femmes sa douleur, sa couleur de peau, son statut d'étranger et sa classe sociale :

Je découvrais l'amitié entre les femmes et me disais que les femmes devaient rester ensemble (...), les femmes se haïssent, se jalousent. Elles ignorent qu'il n'y a pas « des femmes » mais il y a seulement de femme. Elles devraient se retrouver, se connaître, s'imprégner. Elles ont des choses à se dire puisqu'elles sont toutes semblables. Se libérer n'est pas se détacher de ses semblables pour chercher l'amitié, la compagnie des hommes.<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> BUGUL Ken, *Ibid*, Pp 66.

<sup>17</sup> BUGUL Ken, *Ibid*, Pp 121.

Ainsi Ken se sent interpellée et impliquée par la réalité de son environnement. Elle invite à cet effet les autres femmes qui resteraient encore contre l'amitié de la gente féminine de s'unir et de rester ensemble. Dans le cadre de l'Afrique, cette amitié dont elle parle pourrait être enracinée dans la culture, dans l'expérience vécue par les femmes africaines, dans l'importance qu'elles ont dans la société ainsi que leur mouvement de solidarité : « là-bas, dans le village, les femmes se donnaient des conseils, se confessaient, vivaient ensemble. »<sup>18</sup> C'est ainsi faisant que les Africaines pourraient trouver des solutions pour leur émancipation. Des solutions pratiques enracinées dans l'expérience vécue par les femmes africaines dont beaucoup ont des compétences capables de s'autonomiser économiquement et socialement. Malgré son aliénation tant en Europe qu'en Afrique, Ken valorise cet aspect positif entre les femmes africaines et plaide pour un renouveau en Afrique. Elle critique la polygamie et renvoie à un retour aux sources afin d'analyser les besoins de la femme et peut-être du continent par rapport aux apports extérieurs. Ken rejoint à cet effet le point de vue de Molaria Ogundipe qui écrivait déjà que :

Nous devons penser à partir de nos épicentres d'agence, à la recherche de ce qui est significatif, progressif et utile pour nous en tant qu'Africains, alors que nous nous enrichissons d'idées précurseurs de partout dans le monde, y compris l'Europe et l'Amérique. (...) Je sentais qu'en tant que femmes africaines concernées, nous devons nous concentrer sur nos domaines de préoccupation, socialement et géographiquement. Je m'intéresse aux transformations critiques et sociales de nature positive en Afrique, au sens positif, se soucier de tout ce qui maximise la qualité de vie des Africains et de leurs potentiels aussi.<sup>19</sup>

### **Conclusion**

À la lumière des arguments cités ci-dessus, notons sommairement que le vécu authentique de l'auteure à la croisée de deux différents mondes et sa position de femme Noire en terre étrangère lui ont permis de comprendre qu'il ne peut y avoir d'émancipation pour un individu ou pour un peuple sans la prise d'une conscience propre de soi. Cette prise de conscience engage les valeurs authentiques de chaque individu. Il s'agit d'un retour aux racines afin de retrouver un équilibre social et culturel et ensuite changer les mentalités des individus car avec le colonialisme, une sorte de complexe d'infériorité face aux autres races s'était développée parmi les Africains. Ensuite, un tri des valeurs traditionnelles et de celles

---

<sup>18</sup> BUGUL Ken, *Ibid*, Pp 121.

<sup>19</sup> "We should think from our epicentres of agency, looking for what is meaningful, progressive and useful to us as Africans, as we enrich ourselves with forerunning ideas from all over the world including Europe and America. [...] I felt that as concerned African women we needed to focus on our areas of concern, socially and geographically. I am concerned with critical and social transformations of a positive nature in Africa, positive meaning, being concerned with everything that maximises the quality of life of Africans and their potentials too" (conversation de Molaria Ogundipe avec la féministe Sud Africaine Desiree Lewis: 2002, ma traduction.)

importées s'avère nécessaire ; c'est-à-dire mettre fin à toutes les pratiques culturelles qui portent atteinte à l'intégrité physique, morale, et à la dignité de la femme. Enfin, il importe de reconnaître et de valoriser les croyances et les pratiques étrangères qui pourraient contribuer à l'épanouissement de la femme africaine. *Le Baobab Fou* devient partiellement une plaidoirie pour une révision de ces coutumes dans un monde évoluant vers la mondialisation.

### Références bibliographiques

1. BÂ Mariama, 1979, *Une Si Longue Lettre*, Abidjan, Nouvelles éditions africaines, 176 pages.
2. BUGUL Ken, 1982, *Le Baobab Fou*, Nouvelles éditions africaines, 222 pages.
3. FANON Frantz, 1952, *Peau noire, Masques blancs*, Paris, Seuil, 188 pages.
4. FANON Frantz, 1961, *Les Damnés de la Terre*, Paris, Éditions François Maspero, 242 pages.
5. HALL Stuart et al., 1992, McGrew, Tony. Hall, Stuart. Hold, David. 1992. *Modernity and its Futures: Understanding Modern Societies, Book IV*, United Kingdom, Policy Press, 408 pages.
6. HERZBERGER-FOFANA Pierrette, 2000, *Littérature Féminine Francophone d'Afrique Noire: Suivi D'un Dictionnaire des Romancières*, Paris, L'Harmattan, 570 pages.
7. KANE Cheikh Hamidou, 1961, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 207 pages.
8. LEMAY Michel, « Les conséquences de l'abandon sur le développement psychosocial de l'enfant et dans ses relations personnelles et sociales. » *Revue de droit de l'Université de Sherbrook* (1994-1995). Accédé le 20 avril 2020. <http://www.usherbrooke.ca/droit/recherche/revue/rdus/archives/1994-1995-volume25/>
9. MONGO Beti, 1957, *Mission terminée*, Paris, Buchet-Chastel, 254 pages.
10. POURTIER Roland, « *L'éducation, enjeu majeur de l'Afrique Post-indépendances Cinquante ans d'enseignement en Afrique : un bilan en demi-teinte* », *Afrique contemporaine* 2010/3 (n°235), 14 pages.
11. RUVIMBO Goredema, 2010, "African feminism: African women's struggle for identity". University of Cape Town: *African Yearbook of Rhetoric*, Volume 1, Issue 1, 9 pages.
12. SENGHOR Léopold Sedar, Liberté I. *Négritude et Humanisme*, Paris, Seuil. 1964, 445 pages.